

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXXI

LUCIEN était un peu bronzé par le voyage, le grand air et le soleil, mais cette chaude teinte brune imprimait à son visage quelque chose de plus mâle et de plus énergique. Il se portait d'ailleurs à merveille et sa joie de se retrouver près de sa bien aimée Lucie lui donnait une surabondance de vie, dont témoignaient l'éclat de ses yeux, l'animation de sa parole et les vibrations de sa voix. Il revoyait la fiancée de son cœur, il la revoyait guérie, fraîche et souriante. C'était le bonheur. Que lui importait le reste ? Il ne s'en préoccupait point ; il n'y songeait même pas.

—Et dire que sans vous, maman Lison, je ne l'aurais peut-être pas retrouvée vivante ! s'écria Lucien en servant dans les siennes les mains de Jeanne Fortier. Ah ! vous êtes notre bon ange ! Nous ne nous séparerons jamais de vous ! jamais ! jamais !

Il se faisait raconter par le menu ce qu'il savait déjà, les détails de cette nuit sinistre où sa pauvre Lucie avait failli mourir. Et maman Lison ne se lassait pas de répéter le même récit, toute frissonnante encore, comme si le drame de Bois-Colombes s'était passé la veille.

—On n'a pas retrouvé le misérable assassin ? demanda tout à coup le jeune homme.

—Non, répondit Lucie.

—C'est étrange !

—Pourquoi ? Il eût été plus surprenant de le retrouver, un rôdeur de banlieue, faisant partie d'une bande. Mais ne parlons plus de cela, je suis guérie, tout est fini. Seulement, quand j'aurai à sortir désormais le soir, je prendrai mes précautions.

—Elle a raison, appuya Jeanne Fortier. Elle ne souffre plus, elle est guérie, c'est le principal. Je suis sûre que vous êtes de mon avis.

—Certes ! et plutôt mille fois qu'une.

—Eh ! bien, à table, alors ! Le dîner est prêt.

—Nos trois personnages s'installèrent joyeusement autour de la petite table bien servie. La soirée passa trop vite. Lucien fut stupéfait, en regardant sa montre, de s'apercevoir qu'il était minuit. Rester plus longtemps était impossible, et le jeune homme se retira en promettant à sa fiancée de venir passer avec elle la journée tout entière du dimanche suivant.

En regagnant la rue de Miromesnil, Lucien pensait au complet bonheur qu'il venait de goûter, et, presque malgré lui, dans la plénitude de sa joie, dans l'ivresse de son amour partagé, il pensait en même temps à la pauvre Mary qui l'aimait, et qui se mourait parce qu'il ne pouvait lui rendre tendresse pour tendresse. Lucien Labroue, nous le savons, était un homme de cœur. Il éprouvait un chagrin profond de cette situation lamentable, mais il ne pouvait rien y changer.

Le lendemain matin, à la première heure, il se rendit à Courbevoie pour y reprendre la direction des travaux. Paul Harmant n'était pas encore arrivé. Lucien profita de son absence pour se

mettre au courant de tout ce qui s'était passé pendant les précédentes semaines, et pour examiner les travaux en cours d'exécution. Vers huit heures seulement le père de Mary fit son apparition à l'usine. A peine s'était-il installé dans son cabinet que Lucien entra pour lui rendre compte de son voyage. Le millionnaire tendit la main au jeune homme de la façon la plus cordiale.

—Je suis heureux de vous revoir, mon cher enfant, lui dit-il, d'autant plus heureux que j'ai à vous adresser de chaudes félicitations. Mes clients de Bellegarde m'ont écrit à votre sujet dans des termes singulièrement flatteurs. Il paraît que vos relations ont été excellentes.

—Je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports avec ces messieurs. Ils ont été parfaits pour moi.

—Vous ont-ils adressé des propositions ? demanda Paul Harmant avec un peu d'inquiétude. J'ai su par hasard qu'ils cherchaient un homme de mérite, capable de les suppléer.

—Peut-être, répondit Lucien en souriant, si j'avais pu comprendre certaines paroles à double

un déplacement d'ouvriers. L'entretien dura près d'une heure.

—Il ne me parle point de ma fille, pensait le millionnaire.

A peine venait-il de formuler cette réflexion que Lucien lui dit :

—Je ne vous ai pas encore demandé, monsieur, comment se porte mademoiselle Mary.

—Elle a été et elle est encore bien souffrante, répliqua Paul Harmant.

—Gravement souffrante ?

—Assez pour me causer de vives inquiétudes.

Vous la verrez et vous jugerez par vos propres yeux combien j'ai raison de vouloir à tout prix donner à mon enfant un peu de bonheur qui sera le salut pour elle. J'ai annoncé à Mary votre retour, et sa première pensée, ce matin, a été pour vous.

—Pour moi, monsieur ? répéta Lucien avec contrainte, car il pressentait tous les ennuis de la fausse position dans laquelle l'amour de la jeune fille allait le placer.

—Oui. Elle veut célébrer votre arrivée ; elle vous attend ce soir à dîner avec moi, et se fait une fête de nous voir tous les deux en même temps près d'elle. Une vraie réunion de famille.

XXXII

—Mais, monsieur, balbutia le jeune homme.

—Oh ! pas d'excuses, pas de prétextes pour décliner l'invitation de ma fille, interrompit vivement le millionnaire. Vous ne pouvez mieux lui prouver votre sympathie qu'en acceptant cette invitation qu'elle m'a chargé de vous transmettre. En ce qui me concerne j'ajouterai qu'un refus me peinerait beaucoup. Il s'agit d'un dîner absolument intime. Nous ne serons que nous trois. Vous quitterez l'usine un peu plus tôt afin d'aller vous habiller chez vous, et vous viendrez nous rejoindre à l'hôtel.

Lucien, quoique fort contrarié du désir de la jeune fille, comprit qu'il ne pouvait répondre à ce désir par un refus inexplicable et blessant. Lucie avait fêté son retour. Mary voulait le fêter à son tour. Comme Lucie, elle l'adorait. Que n'eût-il pas donné de grand cœur pour se soustraire à la situation à la fois cruelle et ridicule d'homme trop aimé par deux femmes !

—J'accepte, monsieur, dit-il et je serai très heureux de présenter mes respectueux hommages à mademoiselle votre fille.

—A la bonne heure ! s'écria le millionnaire. Je vous savais d'avance incapable de causer un chagrin à Mary et



A la date indiquée par M. Castel, elle avait commencée les séances pour son portrait. — (Voir p 230, col. 3.)

sens ressemblant fort à des ouvertures, des propositions catégoriques m'auraient-elles été faites. Mais je suis resté impassible et, vous le savez, monsieur, il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

—Je vous sais gré de n'avoir voulu ni entendre, ni comprendre, et je vous prouverai ma reconnaissance. Vous êtes arrivé à Paris cette nuit ?

—Hier au soir.

—Vous êtes-vous ennuyé là-bas ?

—Souvent, répondit Lucien qui pensait à sa fiancée.

Paul Harmant ne le questionna pas davantage. Il lui convenait de ne paraître s'occuper en ce moment que des choses ayant un rapport direct avec l'industrie. La conversation s'engagea sur les plans que Lucien rapportait, plans de nouvelles machines à construire, qui nécessiterait encore par la suite

à moi.

Puis il ne fut plus question de la réunion du soir. La journée s'écoula en visites aux différents ateliers, et vers quatre heures Lucien quitta Courbevoie pour aller chez lui se préparer à dîner à l'hôtel de la rue Murillo.

Tout en montant la longue avenue de Neuilly et l'avenue de la Grande-Armée, le jeune homme se sentait singulièrement sombre et triste. Il regrettait maintenant d'avoir accepté l'invitation qui pendant de longues heures allait le mettre en présence de Mary dont il connaissait, dont il déplorait l'amour insensé. Qui sait si cette invitation n'était point un piège ? Qui sait si Paul Harmant n'allait pas lui renouveler devant sa fille les offres déjà faites ! Cela étant, quelle contenance serait la sienne, et que répondrait-il pour ne point paraître brutal ? Sa réponse adressée au millionnaire seul,